

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 70 (1925)
Heft: 5

Artikel: Une légende : la faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre [suite]
Autor: Fleurier, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une légende.

La faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre.

(Suite.)

3^e phase. *Epilogue* (7 au 10 octobre).

L'épilogue se résume en deux phrases :

L'armée de campagne échappe aux Allemands.

Le camp retranché de 1859 ne résiste pas, mais l'assiégeant perd devant lui au moins 24 heures, ce qui permet à la plus grande partie de la garnison de suivre l'armée de campagne ou de passer en Hollande.

Les forces laissées dans la place, après le départ de l'armée de campagne, comprennent :

a) La 2^e division d'armée (qui tenait garnison à Anvers en temps de paix).

b) La division navale anglaise (nous avons vu que ses deux dernières brigades ne sont arrivées que le 6, dans l'après-midi).

c) Une partie des troupes de forteresse, soit :

14 régiments d'infanterie ;

Une dizaine de batteries montées, d'ancien modèle ;

10 compagnies de génie ;

Les garnisons des forts non encore tombés, artilleurs et fusiliers.

Les troupes de forteresse des 3^e et 4^e secteurs étaient parties avec l'armée de campagne, ainsi que le régiment de cavalerie et les avions affectés à la place. Le gouverneur, malgré ses protestations, se voyait dépouillé de tous moyens de reconnaissance.

Sur le papier, les forces correspondaient numériquement au terrain restant à défendre (camp retranché de 1859, 1^{er}, 2^e, 6^e secteurs, et partie des 2^e et 4^e secteurs).

Pratiquement, elles ne formaient qu'un groupement de la dernière heure, sans cohésion, sans liaisons organisées. La majorité des troupes de forteresse ne voulait pas se battre. Il leur manquait le moral nécessaire à la mission de sacrifice qui leur était demandé. Nombre d'hommes quittèrent Anvers, sans autorisation, avec l'armée de campagne.

Matériellement le camp retranché de 1859 ne se prêtait qu'à une résistance pied à pied, que des troupes énergiques auraient pu prolonger derrière l'enceinte de Brialmont et dans la ville même, par des combats de rues où l'ennemi eût été fort empêché d'employer sa grosse artillerie. Mais rien n'avait été préparé pour cela.

Il paraît bien établi que le commandement belge avait la volonté d'assurer par les moyens qu'il y laissait, la défense d'Anvers pendant le temps nécessaire à l'arrivée du secours promis¹. Mais pour tenir, il fallait que les éléments solides de la garnison y demeuraient jusqu'au bout. Sans la 2^e division et les Anglais, toute défense était impossible, vu l'état des troupes de forteresse.

Avec un sens très juste des possibilités, le gouverneur comprit immédiatement que la défense ne pouvait se prolonger qu'à condition de se concentrer. Aussi prit-il, dès le 7, les décisions suivantes :

a) Abandon de la position intermédiaire Bouchout-Contich, à peu près inexistante ;

b) Maintien de leurs garnisons normales, aux forts des 1^{er}, 2^e et 4^e secteurs, considérés comme ouvrages isolés. Leurs commandants « ne relevaient que de leur conscience » et devaient *après épuisement des moyens de défense*, mettre hors de service les organes essentiels de leurs ouvrages avant de les évacuer ;

Défense de la ligne des forts de Brialmont ou 2^e ligne de défense.

Les intervalles de cette ligne sont tenus par les Anglais, prolongés, face à l'est, par une brigade belge ; les deux autres brigades de la 2^e division sont en réserves d'ailes, à gauche et

¹ Dans une deuxième entrevue (le 7 à midi), le roi me renouvela l'ordre formel de défendre la forteresse jusqu'à la dernière extrémité. (Deguise, p. 138.)

à droite. Le dispositif est rationnel et aurait certainement permis une résistance qu'on peut évaluer à 48 heures au moins. Mais il va s'écrouler tout d'un coup.

Les Allemands ont poussé en avant leurs pièces de 150 mm. qui commencent, dès le 7 au soir, à battre les remparts. La grosse artillerie franchit la Nèthe le même jour. Le général von Beseler donne l'ordre — après sommation — de bombarder la ville. Le bombardement commence le 8 à minuit 25¹. Les forts 3, 4 et 5 doivent être également bombardés. Les reconnaissances tâtent prudemment la 2^e ligne de défense.

Le même jour, le fort de Breendonck et l'ouvrage de Letterheide tombent aux mains de l'assaillant.

Telle est la situation dans l'après-midi du 8, lorsque le général Paris, qui avait déjà insisté auprès du gouvernement pour le décider à la retraite, l'informe que la division navale va partir.

« Lors de l'arrivée de ses trois brigades à Anvers, j'avais toujours cru qu'il s'agissait, non d'une aide momentanée, mais d'un secours définitif, dit le général Deguise (page 193) ; j'avais toujours cru que les troupes anglaises étaient appelées à lutter à Anvers jusqu'au bout. Aussi ne fut-ce pas sans une profonde émotion que je reçus la communication du général Paris ».

Cette décision changeait complètement la face des choses. Le gouverneur se voyait privé de l'élément le plus vigoureux de la défense : 10 000 hommes dont les $\frac{2}{3}$, venant d'arriver, avaient été à peine engagés, et cela alors que les Allemands n'avaient pratiquement pas encore commencé l'attaque de la ligne Brialmont. Or, c'est le 9 au matin seulement que les patrouilles allemandes signaleront l'évacuation des forts 4 et 5. « On n'y ajoute pas foi au quartier général allemand ; celui-ci ne peut croire à l'abandon de la lutte dans une place telle qu'Anvers ». (Normand, page 161.) *Eine solche Festung und kein General !* s'écriera Beseler, quand il s'apercevra qu'il a fait buisson creux, et que dans la ville, non seulement il ne

¹ Il détruira une centaine de maisons et tuera quelques centaines de civils, déterminant un exode en masse.

trouve pas le roi, mais il n'y a pas même un général belge pour traiter de la capitulation.

Cela dit par anticipation, on peut supposer que l'attaque des forts de Brialmont n'aurait pas commencé avant le 9 au soir, que les Anglais, avec leur ténacité coutumière, y auraient bien tenu jusqu'au 11. Quelque résistance dans la ville, puis sur la rive gauche, auraient permis d'atteindre le 13.

Or, dès le 7, les Anglais avaient à Zeebrugge leur 7^e division d'infanterie et une division de cavalerie (22 000 hommes). Elles sont le 8 à Gand où elles trouvent la brigade de fusiliers marins français de l'amiral Ronarc'h. La veille, la 87^e division territoriale française a débarqué à Dunkerque. Dès le 9, ou au plus tard le 10, une masse de 45 000 Franco-Anglais de valeur inégale, mais dont certains éléments étaient de premier ordre, pouvait être concentrée au sud de Gand et attaquer le 12, le flanc gauche de l'armée de siège. Les Allemands le craignaient tellement que le gouverneur général de Belgique, von der Goltz, pousse sur Alost, puis sur Melle (en aval de Gand), la 1^{re} brigade d'Ersatz. Elle se heurte le 10, à Melle aux fusiliers-marins qui, pour leur début, lui infligent un sanglant échec.

Mais pour que cette intervention franco-anglaise fût possible, il fallait d'abord la volonté ferme de secourir Anvers en plaçant sous un même commandement l'armée de secours ; puis une opiniâtreté suffisante dans la défense d'Anvers, pour que l'armée de siège ne pût pas faire face au nouveau danger.

Or, après le départ de la division navale, on ne pouvait avec la seule 2^e division belge, où quelques défaillances s'étaient déjà manifestées, vouloir défendre la ligne Brialmont. Il fallait renoncer à tenir le camp retranché de la rive droite. C'est le parti qu'adopte le gouverneur. Aussi prescrit-il le départ de la 2^e division et de toutes les unités de forteresse de la rive droite. En marchant toute la nuit du 8 au 9, la journée du 9 et la moitié de la nuit suivante, elles échappent pour la plus grande partie aux Allemands. Il n'en est pas de même des Anglais qui essaient d'abord de prendre la direction de Gand, puis se ravisent et longent la frontière hollandaise. A Moerbeke, ils trouvent les Bavares. Combat. Une partie des Anglais

passé en Hollande, et près d'un millier sont fait prisonniers avec 400 Belges, qui s'étaient joints à eux.

Les Allemands s'étaient décidés bien lentement à fermer le passage. Ce n'est que le 8 que la 37^e brigade de landwehr, après avoir jeté un pont pendant la nuit, se trouve tout entière sur la rive N. Le 9, elle n'est qu'à Lokeren, à 15 km. plus au nord, coupant le chemin de fer de Gand. Face à Gand, s'échelonnent les brigades de la IV^e division d'Ersatz, qui a maille à partir avec les autocanons belges. La 1^{re} brigade bavaroise de landwehr qui a suivi la 37^e le 8, la dépasse le 9 et pousse jusqu'à Moerbeke, à 4 km. de la frontière hollandaise, sur le chemin de fer d'Ostende. Les deux lignes de retraite d'Anvers sont enfin coupées, mais trop tard. Dans les journées du 8 et du 9, les 5 brigades allemandes au nord de l'Escaut, placées sous le commandement d'ensemble du général von Werder, se forment même en délicate posture¹, entre la place et l'armée belge. Mais celle-ci ne songe pas à faire demi-tour. Elle n'a plus en vue que la retraite.

Le 8 au soir, le général Deguise avait passé sur la rive gauche de l'Escaut, comptant prolonger quelque peu la résistance, dans les 5^e et 6^e secteurs, avec 8 régiments de forteresse et une vingtaine de batteries. La lutte, en réalité, était devenue impossible. Les ouvrages du 5^e secteur étaient inachevés et sans munitions. Maîtres de la rive droite, les Allemands les prenaient à revers. Enfin les troupes de forteresse ne « voulaient plus rien savoir » et passaient en Hollande. Le général Deguise aurait pu certainement diriger vers Ostende une notable fraction des 25 000 hommes qui lui restaient ; tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir conservé un effectif trop considérable pour une résistance devenue sans objet.

Le 9, à 15 heures, les autorités civiles d'Anvers, demeurées seules dans la ville, signaient avec le général von Beseler la convention de Contich, aux termes de laquelle les forts non occupés devaient être rendus le lendemain, avant midi, et tous les militaires belges ou alliés, présents dans la position fortifiée, seraient prisonniers de guerre.

¹ Le seul pont de bateaux de Schonaerde les relie au reste de l'armée allemande ! Quelques torpilles flottantes lâchées en amont dans l'Escaut par les Belges et le pont était détruit, la retraite des 5 brigades coupée.

Le chef d'état-major du général Deguise se trouva, le lendemain, dans la nécessité de ratifier purement et simplement la convention.

Le gouverneur attendit l'armée des Allemands au fort de Ste-Marie, avec deux officiers, un sous-officier et un soldat. Tout le reste de la garnison l'avait abandonné.

Quant aux forts et ouvrages des 1^{er}, 4^e et 5^e secteurs qui n'étaient pas encore tombés, quelques-uns furent détruits après évacuation par leurs garnisons. Les autres furent, de la part des Allemands, l'objet d'un véritable chantage. La ville même étant tombée depuis la veille, leurs commandants furent sommés de se rendre immédiatement, faute de quoi *le bombardement d'Anvers serait repris*. Ils estimèrent tous qu'une résistance quelconque serait sans objet et rendirent leurs forts. 8 ouvrages capitulèrent sans combat dans ces conditions. Le cas de conscience devant lequel se trouvèrent placés les officiers qui étaient à leur tête est certainement un des plus difficiles et des plus pénibles que puisse avoir à résoudre un chef laissé à lui-même. Il ne nous appartient pas de le trancher ici.

III. LA PLACE AURAIT-ELLE PU ETRE MIEUX DÉFENDUE ?

On peut répondre à cette question en se plaçant d'abord sur le terrain stratégique et tactique. Le lecteur qui a suivi notre récit conclura sans doute, comme nous, à la passivité de la défense belge, une fois l'attaque allemande commencée, passivité qui interdit aux Belges des succès partiels que semblait leur offrir bénévolement l'armée de siège, aussi imprudente au passage des cours d'eau que timorée devant les ouvrages de fortification.

Mais il conclura aussi à la grave responsabilité encourue par les Anglais. Après avoir fait briller aux yeux des Belges l'espoir d'un secours prochain et efficace, ils se décident brusquement à cesser une résistance qui ne leur aurait probablement pas coûté beaucoup plus cher que leur difficile retraite le long de la frontière hollandaise.

Abandonnons maintenant Anvers, place de manœuvre, pour ne plus considérer qu'Anvers forteresse. Pendant les

cinquante jours de lutte qui précédèrent la capitulation, le rôle des forts paraît bien court et bien insignifiant. Les deux tableaux ci-après en donnent la preuve.

RÉSULTATS DU TIR DE L'ARTILLERIE ALLEMANDE

Forts	Tourelles de combat lointain						Pour cent	Tourelles de 75 de défense rapproch.		Pour cent	
	15 cm.		12 cm.		75 mm.		% util.	Total des tourelles détruites	Utilisabl.	Détruites	% util.
	Utilisabl.	Détruites	Utilisabl.	Détruites	Utilisabl.	Détruites					
Waelhem	1	1	—	—	—	—	50	1	4 ¹	—	100
Wavre Ste-Catherine ²	—	2	2	—	3	1	63	3	1	3	25
Koningshoyckt ²	2	—	2	—	3	1	87	1	2	—	100
Lierre ³	—	2	3	—	—	—	60	2	2	2	50
Kessel	1	—	1	1	4	—	86	1	2	—	100
Broechem	1	—	2	—	4	—	100	0	1	1	50
Total	5	5	10	1	14	2	75%	8	12	6	66%

Comparons le nombre des projectiles tirés (auquel il faudrait ajouter le nombre, beaucoup plus considérable, d'obus de moyen et de faible calibre lancés par l'artillerie de campagne) avec le nombre des tués et des blessés. Sauf à Waelhem, les effets vulnérants de l'artillerie allemande sont insignifiants. Elle est terrifiante, mais elle n'est guère meurtrière. Les pertes les plus sensibles frappent les éléments qui, pour éviter le bombardement, se sont réfugiés hors des forts, dans les tranchées avoisinantes. Les forts sont évacués par des garnisons numériquement intactes, ou presque. Malgré la médiocrité de leurs abris, les forts ont protégé leurs défenseurs. Les troupes des intervalles ont infiniment plus souffert

¹ Tourelles de 57 mm.

² D'après les commandants de ces deux forts, 4 tourelles de 75 à Wavre, 2 à Koningshoyckt n'étaient pas encore en place. Le % des tourelles de 75 détruites est donc plus fort que ne l'indique le présent tableau, emprunté à l'ouvrage du colonel Normand.

³ Certaines tourelles de Lière, intactes elles-mêmes, ne peuvent être utilisées à cause des masses de terre remuées par les explosions qui en empêchent l'accès.

TABLEAU DE LA CHUTE DES FORTS

(Ne comprend pas les forts qui ne furent l'objet d'aucune défense dans les 1^{er}, 2^e, 4^e et 5^e secteurs, sur la ligne de 1859 et sur le Bas-Escaut.)

Nom des ouvrages	Date de construct.	Date du remaniement	Obus tirés par les Allemands		Obus reçus par l'ouvrage		Durée du bombardement	Cause & date de la fin de la résist.	Date de l'occupat. par l'assaillant	Pertes de la garnison à l'intér. à l'extér. de l'ouvrage	
			420	305	420	305				Chiffres approximat.	
Fort de Wavre Ste-Catherine	1904	Inachevé en 1914	171	327	44 des 2 calib.		Du 28/9 à 11 h. 45 au 1 ^{er} oct. à 17 h. 30.	Evacu. le 30 à 17 h.	1 ^{er} octobre 17 h. 30	Plusieurs brûlés	2 offic. et 30% de la troupe
Redoute de Dorpvelde	postér. à 1909		»	pl. 100 ^e de 210 et peut-être de 305			Du 29/9 à 15 h. au 1 ^{er} oct. à 17 heures.	Prise apr. déf. pied à pied le 12 oct. à 6 h.	2 octobre 6 heures	5 morts 3 blessés	15 tués 2 bles.
Redoute de Borschbeeck			»	?	Bomb. au 210 et au minenwerfer lourd		Du 29/9 au 2 oct. à 14 h.	Evacuée le 1 ^{er} oct. à 14 h. 30.	2 octobre 14 heures	Aucune perte	1 tué 3 bles.
Fort de Waelhem	1878 - 1881	1891 et 1911	»	556	»	30	Du 28/9 à 12 h. 30 au 2 oct. à 17 h.	Reddition le 2 octob. à 17 h.	2 octobre 17 heures	70 tués au moins et autant de blessés	
Fort de Koningshoeyck	1908	Inachevé en 1914	113	411	?	?	Du 28/9 au mat. au 2 oct. après - midi.	Evacué le 2 après-midi	2 octobre apr. - midi		
Ouvrage de Tallaert ¹							1 ^{er} et 2 oct.	Evacué le 2 octobre au soir	2 octobre au soir	?	
Fort de Lierre	1878	Inachevé en 1914	175	»	32	»	Du 30 sept. au 2 octobre	Evacué le 2 à 18 h.	2 octobre au soir ?	4 tués ² 2 blessés	
Redoute de Duffel	1886		»	137		?	Du 30 sept. au 3 octobre	Evacué le 3 au soir, apr. épuis. des moy. de défense	3 octobre au soir ?	993 bles. emmenés par la garnison	
Fort de Kessel	1909 - 1913		57	66			Du 4 oct. à 6 h. au 5 oct.	Evacué le 4 à 11 h. 50	5 octobre	?	
Fort de Broechem	1909 - 1912		74	70	6	15	5 et 6 oct.	Evacué	7 octobre	?	
Ouvrage de Massenhoven								Evacué	7 octobre	?	
Fort de Breacdamk				563			1 ^{er} oct., puis du 6 au 8 oct.	Evacué	8 octobre	?	
Ouvrage de Letterheide								Evacué	8 octobre	?	
Totaux			590	2130	plus un nombr. à peu près égal d'obus de 210.						

¹ N'a pas été attaqué. — ² Les pertes de la garnison furent toutefois extrêmement minimales. » (Relation officielle belge.)

dans ce terrain semi-aquatique, où elles ne pouvaient s'enterrer profondément¹.

Si les garnisons des forts les ont abandonnés si vite, est-ce peut-être parce que le bombardement avait anéanti leurs moyens de résister aux assauts ? Le rôle essentiel des forts, dans la conception moderne, c'est celui de points d'appui dans la lutte d'infanterie (voir Port-Arthur), en même temps que celui de masse couvrante pour les organes de flancement éloigné qui interdisent le franchissement des intervalles. Ce 2^e rôle, nous avons vu avec quel succès Dorpveld, Koningshoyckt, Lierre l'ont rempli, malgré la médiocre valeur de leurs traditores. Quant à la résistance aux assauts, elle restait parfaitement assurée par les fossés pleins d'eau qui entouraient les forts, fossés que les patrouilles allemandes durent passer à la nage, et qu'elles ne purent passer que grâce au silence des caponnières. Or, beaucoup de ces caponnières étaient intactes et pouvaient être défendues longtemps à la mitrailleuse ou même simplement au fusil, comme la traditore de Dorpveld. En outre, l'examen des cuirassements restés indemnes prouve que, dans presque tous les forts, l'action de l'artillerie restait possible, au moins contre un assaut.

Il résulte de ce tableau que les supercanons sont restés incapables de détruire l'artillerie cuirassée des forts belges. Au moment où ces forts ont été abandonnés par leurs garnisons, beaucoup plus de la moitié de leurs canons étaient en état de tirer. A remarquer que, si le 210 brise les avant-cuirasses qui ne sont pas des monoblocs, il ne cause aucun dommage sérieux aux tourelles. A Kessel, un 305 qui frappe une tourelle de 220 mm. ne lui fait aucune brèche, tandis qu'à Wavre, un 420 détruit complètement une tourelle.

Sur le béton médiocre d'Anvers, les effets des obus géants se sont-ils montrés beaucoup plus redoutables que sur les cuirassements ? Certainement, les gravats qui couvraient la superficie des ouvrages donnaient l'image de la dévasta-

¹ Lire à ce sujet, dans les « Récits de combattants », les expériences typiques du sous-lieutenant Henroz du 2^e carabiniers de forteresse (combat de Wavre-Sainte-Catherine, p. 174 à 187).

tion ; mais sous ces ruines, une bonne partie des organes essentiels restaient utilisables. Le bombardement a fait tomber à l'intérieur des casemates, beaucoup de ménisques de béton, mais les perforations complètes sont rares. On en a relevé : 11 au fort de Wavre-Sainte-Catherine (dont 2 au front de gorge) ;

6 à Broechem ;

5 à Koningshoyckt ;

3 à Lierre et Waelhem.

Pas une perforation complète à Breendonck soumis au feu de 3 batteries de 305, qui lui ont envoyé 563 projectiles. L'entonnoir le plus profond qu'on y vit est de 0 m. 80.

D'une manière générale, on peut dire que le 305 autrichien ne perce pas les grosses épaisseurs de béton belge ; le 305 allemand les perce exceptionnellement ; elles ne résistent généralement pas au 420. A Verdun, on constatera des résultats tout différents.

Nous pouvons conclure en affirmant que l'effet des obus géants a été le plus souvent faible sur le personnel abrité, sauf, lorsqu'il a déterminé des explosions internes ; qu'il a été important sur l'artillerie cuirassée, mais que le bombardement n'a eu ni la précision, ni la longueur, ni la densité nécessaires pour réduire cette artillerie au silence ; qu'il a été plus important encore sur le béton des ouvrages, mais qu'il est tout-à-fait exagéré de prétendre que ces ouvrages ont été « complètement détruits ».

Ce qui a été complètement et rapidement détruit par les supercanons, il faut bien le dire, c'est la force nerveuse des défenseurs. Le siège d'Anvers, c'est la victoire du matériel allemand sur le moral des troupes de forteresse belges. Mieux encadrées, mieux entraînées, mieux préparées à l'épreuve du bombardement, elles auraient obligé l'assaillant à une consommation exagérée d'obus, qui aurait eu pour lui, comme nous l'avons indiqué, les plus graves conséquences, ou bien l'auraient astreint à vouloir brusquer les choses et à recommencer les hécatombes de Liège, en essayant d'emporter d'assaut des forts autrement bien protégés que ceux de Liège contre les attaques de vive force.

Ce qui a fait tomber si vite la ligne principale, ce n'est pas tant les défectuosités de son armement et de ses fortifications, que l'infériorité de ses défenseurs. Elle n'a pas résisté, non parce qu'elle n'était pas défendable, mais parce que ceux qui en avaient la garde étaient moralement incapables de l'assurer jusqu'au bout.

Ce qu'il faut tirer du siège d'Anvers, c'est donc une leçon morale beaucoup plus qu'une leçon technique.

(A suivre.)

JEAN FLEURIER.

